Canada 1810.

COLAS ET COLINETTE

OU

LE BAILLI DUPÉ.

—

COMEDIE

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE, MÉLÉE D'ARIETTES;

—*Les Paroles et la Musique par M. Q.*
of Montreal
(Mr. Quesnell, father of
the Barrister.)

A QUEBEC:

Chez JOHN NEILSON, Imprimeur-Libraire; Rue la Montagne, No. 3.—1808.

COLAS ET COLINETTE

OU

LE BAILLI DUPÉ

COMÉDIE

AVIS DE L'EDITEUR.

Cette pièce écrite depuis près de 20 ans, fut representée pour la premiere fois en 1790 à Montréal sur un Théâtre de Société. L'intention de l'Auteur n'étoit pas de lui donner une plus grande publicité, mais vivement sollicité depuis plusieurs années, par des Amateurs éclairés, de la laisser Imprimer, nous avons eu enfin son agrément pour cela, et nous l'avons entrepris à nos frais.

Quoique nous n'ayons rien épargné pour rendre cette Edition correcte, il s'est glissé plusieurs fautes de ponctuation et même d'orthographe; auxquelles nous prions les Lecteurs de vouloir suppléer.

ACTEURS.

M. DOLMONT, Seigneur de Paroisse—*(habit de drap gris à boutons dorés, veste de soie verte, culottes de même drap que l'habit, perruque ronde et poudrée, longue cravatte blanche et bas de soie blancs, sans chapeau, excepté au troisième acte, bouquet à son habit.)*

LE BAILLI DU VILLAGE—*(habit, veste, culottes et bas noirs, manteau court de même couleur, grosse perruque à la conseillère, bien poudrée, canne, et chapeau retapé.)*

COLINETTE, jeune paysanne, élevée chez M. Dolmont—*(robe de mousseline, tablier de soie verte, mouchoir de gâze, chapeau de paille sans plumes et orné d'une simple boucle de ruban, les mains nues.)*

COLAS, jeune paysan, amoureux de Colinette—*(gilet et culottes courtes de nanquin, bas de fil blanc et boucles de ruban à la jarretière, cheveux bouclés et poudrés, chapeau de paille relevé d'un côté, ruban vert autour du chapeau.)*

L'EPINE, domestique de M. Dolmont—*(gilet et culottes de drap gris, collet rouge au gilet, bas de fil blanc, sans chapeau et les cheveux poudrés.)*

La Scène est à la Campagne, chez M. Dolmont.

FAUTES ESSENTIELLES A CORRIGER.

Page 20, ligne 7me. C'est qu'y vat lisez *C'est qu'y va*

— 24, — 12e. ne l'avois-je pas lisez *Ne t'avois-je pas*

— 42, — 21e. de m'avoir lisez *de m'voir*

— 49, — 14e. Je ne vous dis pas que non, lisez *Je ne vous dis pas non,*

— 51, — 14e. Plein de peines et de rigueurs; lisez *de peine et de rigueurs ;*

— 53, — 17e. C'est bien penser ! lisez *C'est bien pensé !*

— 57, Après ce vers du Duo dans la partie de COLAS

J'savons morgué bien c'qu'il en est.

Ajoutez

J'savons ben ce que c'est.

— 58, ligne 17me. j'ons pris not partis lisez *j'ons pris not parti*

— 67, — 20e. Tu m'as l'air d'un fripon. lisez *Tu m'as l'air d'être un Fripon.*

COLAS ET COLINETTE

OU

LE BAILLI DUPÉ

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'avenue du Jardin de M. Dolmont.

SCENE PREMIERE.

COLINETTE *entrant par le fond du Théâtre, avec une poignée de fleurs à la main.*

Le Soleil est déjà bien haut et Colas ne vient point! Il devoit se rendre ici de grand matin pour cueillir ensemble le bouquet que je veux présenter à M. Dolmont, dont c'est demain la fête... auroit-il oublié ce matin ce qu'il désiroit hier avec tant d'empressement?....Hé bien, en l'attendant faisons toujours le bouquet.

Elle s'assied à gauche du Théâtre, pose les fleurs sur ses genoux et travaille à faire un bouquet.

Arriette.

Cher protecteur de mon enfance,
C'est pour toi seul qu'en ce bosquet,
Ma main façonne ce bouquet,
Que t'offre la reconnoissance ;

Du sort éprouvant la rigueur,
En naissant je perdis mon père,
Sans toi quel étoit mon malheur!
Mais tu me vis, je te fus chère,
Et tu devins mon bienfaiteur.
Cher protecteur de mon enfance,
C'est pour toi seul qu'en ce bosquet,
Ma main façonne ce bouquet,
Que t'offre la reconnaissance.

Mais ce négligent de Colas, qui peut donc l'avoir arrêté!..... Oh, je veux le quereller, le quereller.....Pourtant je sais qu'il m'aime et il n'ignore pas aussi mes sentiments pour lui. Il est si bon!....Il est si franc, si sincère!....Une chose pourtant me déplait en lui, il est jaloux. C'est un défaut que je hais et dont je voudrois qu'il se pût corriger....je ne crois pas qu'on puisse être heureuse en ménage quand la jalousie vient en troubler la paix. Allons, il est temps bientôt d'aller présenter ce bouquet à M. Dolmont, car les Miliciens vont venir et en voilà pour toute la matinée.....Ah, Ah!... j'entends quelqu'un! C'est sans doute Colas.....Non, c'est M. Le Bailli qui vient encore m'ennuier de ses propos. Oh! que je voudrois qu'il fut loin d'ici!

SCENE II.

COLINETTE, LE BAILLI.

LE BAILLI.

He bon jour, belle Colinette.

COLINETTE.

Bon jour, Monsieur Le Bailli.

LE BAILLI.

Que fais-tu donc ici si matin ?

COLINETTE, *se levant.*

Vous le voyez ; je fais un bouquet.

LE BAILLI.

Sera t'il pour moi ?

COLINETTE.

Pour vous ?

LE BAILLI.

Oui. J'aimerois beaucoup un bouquet de ta jolie main. *(Il veut lui baiser la main.)*

COLINETTE.

Finissez.

LE BAILLI.

Dis-moi, seras-tu toujours aussi farouche ?

COLINETTE.

Aussi farouche? Qu'est ce que cela veut dire?

LE BAILLI.

C'est que si tu voulois m'aimer, je saurois te rendre fort heureuse ; tu ne sais pas tout le bien que je pourrois te faire.

COLINETTE, *ironiquement.*

Je vous suis obligée de votre bienveillance.

LE BAILLI.

C'est répondre assez mal à mon empressement, tu n'ignores pas que je t'aime, et tu ne fais que rire de mon amour.

COLINETTE, *riant.*

Eh, que voulez-vous donc que je fasse ?

LE BAILLI.

Tu badines toujours, mais je te parle sérieusement moi, il ne tiendroit qu'à toi de devenir en peu ma petite femme.

COLINETTE.

Votre petite femme ?

LE BAILLI.

Oui, je te donnerois mon cœur et tout ce que je possede.

COLINETTE.

Vous avez bien de la bonté.

LE BAILLI.

Je me flatte que M. Dolmont n'y mettroit point d'obstacles.

COLINETTE.

Vous vous flattez peut-être un peu légèrement.

LE BAILLI.

Pourquoi ?

COLINETTE.

Parceque M. Dolmont pourroit bien n'y pas consentir.

LE BAILLI.

Il n'y consentiroit pas ?.....Mais si tu y consentois-toi ?

COLINETTE.

Oh ! pour cela non, je vous assure.

LE BAILLI.

Diantre ! tu me parois bien décidée, est-ce que tu serois assez folle pour refuser la main d'un homme qui t'aimeroit ?

COLINETTE.

Je serois du moins assez sage pour ne pas accepter celle d'un homme que je n'aimerois pas.

LE BAILLI.

C'est parler clairement, mais j'espere que tu deviendras moins insensible, et que tu pourras m'aimer quelque jour.

COLINETTE.

Cela pourra venir.

LE BAILLI.

Eh bien! tâches donc que cela vienne, et considère que je suis riche, et que ce n'est pas une chose à dédaigner.

COLINETTE, *à part.*

Voici de quoi faire à Colas une histoire assez jolie.

LE BAILLI.

Tu n'ignores pas, mon enfant, que l'argent dans le ménage....

COLINETTE, *l'interrompant.*

Tenez, M. Le Bailli, je ne songe point à me marier, souffrez que je vous quitte, pour aller porter ce bouquet à M. Dolmont, avant l'arrivé des Miliciens.

LE BAILLI.

Eh! quoi, si pressée? reste donc encore un moment; les enrôlemens ne commencent pas si matin et nous pouvons causer encore.

COLINETTE.

Je n'en ai pas le tems. *(Elle s'enfuit.)*

SCENE III.

LE BAILLI.

Elle est charmante, mais c'est dommage qu'elle ne m'aime pas; cependant ne désesperons de rien. Le cœur d'une jeune fille est comme l'amadou, une étincelle suffit pour l'embraser, j'espère qu'elle s'apprivoisera. *(Il rêve)* Je me croirois heureux avec cette enfant là! c'est un cœur tout neuf, cela s'attachera à

son mari ; cela se feroit à mes caresses, et dans peu, elle m'aimeroit à la folie, mais d'autre part, épouser une fille si jeune à mon âge !....Il y a bien quelques risques à courir.....ceci demande quelques réflexions.

Pendant la ritournelle, il se promène sur le bord du Théâtre d'un air pensif.

Arriette.

Colinette est jeune et jolie,
De l'épouser ferai-je la folie,
L'Amour dit oui, mais hélas la raison
En l'écoutant me dira toujours non,
Non, non, non, non,
Pourtant, pourtant sa mine
Sa mine est si mutine !
Si fine !
Non, non, mon cœur n'y sauroit résister,
Lequel des deux dois-je écouter !
C'en est fait elle à su me plaire,
Oui je veux hater cette affaire,
Colinette sera mon lot,
Sitot que l'amour dit un mot
C'est la raison qui doit se taire.

Me voila tout-à-fait décidé, à quoi sert de délibérer ? Je n'ai pas de tems à perdre pour prendre un parti, mais je me crois encore très propre à faire le bonheur d'une femme, il s'agit seulement de lui plaire, et quand j'aurai gagné ce point là, il me sera facile de renverser les obstacles que M. Dolmont pourroit mettre à notre mariage. C'est une espèce de misantrope que ce M. Dolmont....Eh puis, la petite friponne n'est peut-être pas sans avoir déjà quelqu'amoureux, je l'ai vu quelquefois avec

un certain Colas des environs....La jeunesse a de grands avantages, et cela ne laisse pas que de me donner quelqu'inquiétude.

Colas chantant sans être apperçu.

Allons danser sous les ormeaux, &c.

Mais le voici! tachons de découvrir ce qui en est.

SCENE IV.

COLAS, LE BAILLI.

COLAS.

SERVITEUR à M. Le Bailli.

LE BAILLI.

Ah! te voilà, maitre Colas, tu me parois bien gai ce matin.

COLAS.

Pas beaucoup, M. Le Bailli.

LE BAILLI.

Comment? il me semble qu'on n'est pas triste quand on chante.

COLAS.

Je ne sis pourtant pas ben content, je vous assure.

LE BAILLI.

Qu'as-tu donc, es-tu malade?

COLAS.

Je m'porte assez ben, mais je n'mange ni n'dors, et pis par fois j'poussons des soupirs comme si m'étions arrivé queque malheur.

LE BAILLI.

Mais c'est être malade que de ne pouvoir manger ni dormir.

COLAS.

C'est une maladie sans mal, je sentons seulement là dedans queque chose qui m'tarabuste furieusement, et je viens pour en parler à M. Dolmont.

LE BAILLI.

A M. Dolmont? est ce qu'il est médecin?

COLAS.

Non, c'est l'Seigneur du village.

LE BAILLI.

Et bien! que peut-il faire à cela?

COLAS.

Ly! y pourrions d'un seul mot m'rendre gay comme un Pinçon.

LE BAILLI, *à part.*

Je crains bien d'avoir deviné, *(haut)* sais-tu que je suis un peu devin, moi, et que je puis te dire d'ou vient cette langueur! Voyons, montre moi tes yeux.

COLAS.

Regardez.

LE BAILLI, *le regardant fixement.*

C'est cela même. Hé bien, je connois à présent la cause de ton mal.

COLAS.

Vous badinez?

LE BAILLI.

Je te parle serieusement.

COLAS.

Oui? Eh bien, comment appellez-vous ça? C'est ty dangereux?

LE BAILLI.

Non, c'est ce qu'on appelle la maladie de l'amour.

COLAS *riant niaisement.*

De l'amour. Hé à quoi diantre connoissez-vous ça vous ?

LE BAILLI.

Je ne m'y trompe jamais, et je te dirai de plus le nom de celle que tu aimes.

COLAS.

Oh bien, ça seroit drôle, voyons, dites-le moi.

LE BAILLI.

C'est Colinette.

COLAS.

Colinette ?

LE BAILLI.

Oui, l'Orpheline de M. Dolmont.

COLAS *riant.*

Mais mais, vous êtes pire qu'un Sorcier.

LE BAILLI, *à part.*

Voilà mes soupçons confirmés *(haut)* Eh bien ! n'ai-je pas deviné ?

COLAS.

Tenez, je n'voulions pas l'dire, mais morguenne v'zavez mis l'nez dessus drès l'premier coup. Est-ce que vous la connoissez ?

LE BAILLI.

Comme ça, je l'ai vue quelquefois, chez M. Dolmont.

COLAS.

Et bien ? comment la trouvez-vous ?

LE BAILLI.

Mais assez gentille.

COLAS.

Dites plutôt, quelle est bien Jolie.

LE BAILLI.

Eh bien soit, jolie si tu veux. Y a-t-il long-tems que tu la connois ?

COLAS.

Pardine drès toute petite, j'avons été élevés par ensemble, sa mère et mon père étions amis et voisins, y s'étions ben promis d'nous marier un jour par ensemble, mais malheureusement, je les avons perdu tous deux.

LE BAILLI.

Et c'est sans doute pour cela que tu veux parler à M. Dolmont.

COLAS.

Justement, mais c'est que j'suis si honteux que ça m'coute à l'y en parler, j'ons été ben souvent au Chateau dans c't'intention, mais drès que j'suis à la porte le cœur me bat, j'nose entrer, et j'm'en reviens sans avoir rien dit.

LE BAILLI.

Le Pauvre Colas ! mais crois-tu que Colinette ait aussi de l'amitié pour toi ?

COLAS.

Oui, je l'crois.

LE BAILLI.

Comment t'en es-tu apperçu ?

COLAS.

Oh ! dame, à ben des choses.

LE BAILLI.

T'a t'elle dit quelquefois qu'elle t'aimoit ?

COLAS.

Si elle me l'a dit ? Oh oui, pus de cent fois.

LE BAILLI.

Et jamais tu ne t'es brouillé avec elle?

COLAS.

Oh! pour ça, si fait; mais tant y a toujours, que si j'nous brouillons par ensemble je n'tardons pas à nous raccommoder, enfin tenez M. Le Bailli.

Air:

Colinette est un vrai trésor,
Tout plaît en c'te jeune bergère,
Joli minois, taille légère,
On n'peut s'tenir, d'laimer d'abord,
C'est comme un sort.
Pour moi que l'amour engage,
A Songer au mariage,
Je sens bien, sauf vot respet,*
Que Colinette est tout mon fait. *(bis.)*

Quand aux bois elle va sautant,
Je l'a guettons pour aller avec elle,
Elle r'fuse d'abord, d'abord ell'me querelle,
Mais j'l'en prions si poliment,
Quelle y consent.
Pour moi que l'amour engage,
A songer au mariage,
Je sens bien, sauf vot respet,
Que Colinette est tout mon fait. *(bis.)*

Si queuq'fois j'la veux embrasser,
Contre moi elle s'met en colère,
Mais j'crois pourtant qu'elle m'laisseroit faire,
Si j'osions un peu la presser,
Et r'commencer.
Pour moi que l'amour engage,
A songer au mariage,
Je sens bien, sauf vot respet,
Que Colinette est tout mon fait. *(bis.)*

* Chaque fois que Colas dit ces mots "sauf vot respet," il ote son chapeau et salut profondément le Bailli.

LE BAILLI, *à part.*

Je vois bien qu'il n'est que trop vrai qu'elle l'aime, *(haut)* Mon cher Colas je m'interresse à ton amour, et comme je connois M. Dolmont, je lui parlerai pour toi si tu veux.

COLAS.

Ah ! si vous vouliez faire ça, qu'elle obligation je vous aurois.

LE BAILLI.

Oui da, je le ferai ; je crois que ce parti là te convient beaucoup, mais je ne me chargerai de parler pour toi qu'à certaines conditions ; M. Dolmont n'est pas un homme fort traitable, il faut savoir le prendre, ainsi il faut que tu me promettes d'être soumis à tout ce qu'il te dira.

COLAS.

Qu'à ça n'tienne, je vous l'promets,

LE BAILLI.

Et de ne rien répliquer à tout ce que je ferai pour toi ?

COLAS.

Oui, oui, j'frons tout ce que vous voudrez pourvu que....

LE BAILLI.

Tu me le promets ?

COLAS.

Oui d'un grand cœur.

Duo.

LE BAILLI.

Tu peux compter sur moi,
Je parlerai pour toi.

COLAS.

Vous savez mon affaire.

LE BAILLI.

Oui, oui, laisse moi faire,
Je parlerai pour toi.

COLAS.

Ah ! si de ma maitresse
Vous m'obtenez la main,
Je veux par politesse,
Vous prier du festin.

LE BAILLI.

Par mon heureuse adresse ;
De ta jeune maitresse
Je t'obtiendrai la main,
Serai-je du festin ?

COLAS.

Vous serez du festin.

LE BAILLI.

Tu peux compter sur moi.

COLAS.

Parlerez-vous pour moi ?

LE BAILLI.

Je parlerai pour toi.

COLAS.

Vous savez mon affaire ?

LE BAILLI.

Oui, oui, laisse moi faire,
Tu peux compter sur moi.

COLAS.

Vous parlerez pour moi ?

LE BAILLI.

Je parlerai pour toi.

LE BAILLI.

Oh ça tu te souviendras de ce que tu m'as promis ?

COLAS.

Oui, oui, Monsieur Le Bailli.

LE BAILLI.

Car autrement je ne me mêlerai pas de ton affaire.

COLAS.

Vous serez content de moi, je vous assure.

LE BAILLI.

Tu sens bien que ce que j'en fais n'est que pour t'obliger et te rendre service.

COLAS.

Oui certes, et j'vous en remercie.

LE BAILLI.

Eh bien! écoute moi, je serai chez M. Dolmont dans une demie heure; tu n'as qu'à venir m'y trouver et je te présenterai à lui.

COLAS.

Ça suffit, M. le Bailli, grand merci, de vot' bonté.

SCENE V.

COLAS, *seul.*

Morgue' j'suis ben heureux d'avoir rencontré M. L'Bailli, si à propos pour m'aider à parler à M. Dolmont! C'est une chose qui coute tant que d'aller demander queuqu'un en mariage, surtout qu'en on n'a pas la parole en bouche.

SCENE VI.

COLAS, COLINETTE.

COLINETTE.

Te voilà donc enfin! Il est bien tems de venir quand l'ouvrage est fait.

COLAS.

Quoi donc ?

COLINETTE.

Le bouquet que nous devions présenter à M. Dolmont.

COLAS.

Ah !..... Mais c'est que je n'y ons pas songé du tout.

COLINETTE.

Belle excuse ! voilà comme tu es, tu ne songes à moi que quand tu me vois.

COLAS.

Tu savons ben l'contraire.

COLINETTE.

Voila un amoureux bien empressé ; il me donne un rendez-vous et il n'y vient pas !

COLAS.

C'est ben vrai, je n'sais pas comment j'ons pu oublier ça.

COLINETTE.

Ni moi. J'aurois été bien aise que tu fus venu, mais cependant je n'y ai rien perdu, car pendant que j'étois seule ici un beau Monsieur m'est venu trouver qui ma bien désennuiée.

COLAS.

Que veux-tu dire ?

COLINETTE.

Je te dis que j'ai fait la connoissance d'un Monsieur bien riche et qui ma dit qu'il m'aimoit.

COLAS.

V'la un beau conte que tu m'fais là !

COLINETTE.

Ce n'est point un conte.

COLAS.

Tout de bon ?

COLINETTE.

Oui. Il m'a même fait des propositions de mariage.

COLAS.

Des propositions de mariage ! Et que l'y as-tu répondu ?

COLINETTE.

Eh dame, j'ai répondu....j'ai répondu comme il convenoit de répondre.

COLAS.

Mais sans doute que tu ne l'y as pas donné d'espérances ?

COLINETTE.

J'ai fait plus, car je lui ai presque donné ma parole.

COLAS.

Tu l'y as donné ta parole ?

COLINETTE.

Oui, ma parole, mon consentement.

COLAS.

Seroit t'y possible que tu pourrois en aimer un autre après toutes les promesses que tu m'as faites ?

COLINETTE.

Il est vrai, je ne sais pas comment j'ai pu oublier cela.

COLAS.

Je l'sais ben moi. C'est que ton amitié est pus changeante que l'vent. Mais dis-moi, est t'y convenable à une fille d'écouter les cajolle-

ries d'un queuqu'un quand elle s'étons promise à un autre? Comment as-tu pu oublier c'que tu m'a dit cent fois, c'que tu m'disons tous les jours? Ah! Colinette je n'te croiois pas capable de ça.

COLINETTE.

Allons, voilà encore les reproches. Hé n'as-tu pas toi-même oublié qu'hier au soir tu me demandas avec empressement la permission de venir ce matin me trouver au jardin? Etoit-ce aussi une chose à oublier?

COLAS.

Tu as raison. Mais dis-moi donc, est-ty ben vrai qu'un Monsieur....?

COLINETTE *l'interrompant.*

Tiens, c'est une petite vengeance dont j'ai voulu avoir le plaisir, pour t'apprendre à ne pas manquer une autre fois au rendez-vous.

COLAS.

Tu es trop méchante aussi de m'faire endêver comme ça.

COLINETTE.

Hé ben laissons cette plaisanterie qui te cause du chagrin et sois sur que je suis toujours la même pour toi.

COLAS.

Tu me remets le cœur. Hé ben puisque tu n'est point fâchée, dis-moi donc encore une fois que tu m'aimes.

COLINETTE.

Je te l'ai répeté cent fois, mais je veux bien encore t'assurer de mes sentimens.

Ariette.

Le tendre amour qui pour Colas m'engage,
Ne changera jamais d'objet ;
Les vains dehors d'un brillant étalage,
Sur moi ne font aucun effet,
Ton cœur constant, ton cœur fidele,
Pour le mien est un don flatteur.
C'est dans une ardeur mutuelle
Que l'on peut goûter le bonheur.

COLAS.

Chere Colinette ! Tu me rends le bonheur.

COLINETTE.

Es-tu content de cette assurance ? et cela te guérira-t-il de la jalousie ?

COLAS.

Pardonnes-moi, ma chere, c'est par ce que j'taimons que j'ons toujours peur de t'perdre, et pisque tu m'aimes aussi n'me donne donc pus d'chagrin : mais à propos, y faut que j'te conte queque chose qui nous regarde tous deux.

COLINETTE.

Qu'est-ce que c'est ?

COLAS.

C'est pour à l'égard de not mariage.

COLINETTE.

As-tu parlé à Mr. Dolmont ?

COLAS.

Non, mais j'ai trouvé qu'euqu'un qui s'est chargé de l'y en parler avec moi, et j'y vas aller tout-à-l'heure.

COLINETTE.

Que veux-tu dire ? Contes moi donc cela.

COLAS.

Tiens, v'la com ça s'est passé, je m'suis levé

c'matin tout triste com d'ordinaire, et j'ai dit en moi-même : c'est demain la fête à Mr. Dolmont, faut pas que je manque d'aller l'voir ; c'est un bon jour pour l'y demander une grace, faut que je l'y conte mon amiquié pour Colinette, et que je la l'y d'mande en mariage ; il a l'cœur bon, il est généreux, peut-être qui m'l'accordera.

COLINETTE.

Et tu ne songeois point au bouquet ?

COLAS.

Pas un brin, j'avions trop d'choses en tête.

COLINETTE.

Hé bien.

COLAS.

J'ons donc été au château, mais com'y n'étoit pas l'vé j'nons pu l'y parler, et j'en avois ben du chagrin ; mais en revenant j'ons rencontré Mr. L'Bailli qui m'à dit com'ça : D'où qu'tu viens Colas ? Moi j'l'y ai dit que j'venois d'cheux Mr. Dolmont ; v'la t'y pas qui s'est mis à deviner à mes yeux que j'avions d'l'amour pour toi. Ah ! m'a t'y dit j'sais bien c'que tu as, t'es amoureux d'Colinette ; moi quand j'ai vu ça, j'ai dit tout ingénument que c'étoit vrai, mais que j'n'osions l'y en parler. Eh bien ! Colas, y ma dit, j'veux m'interesser pour toi ; viens tantôt m'trouver cheux Mr. Dolmont, et j'l'y en parlerai ; moi bien content j'l'ons remercié, et j'sommes accouru t'chercher pour te conter ça.

COLINETTE.

Tu as fait là une belle affaire.

COLAS.

Vas-tu point encore me quereller ?

COLINETTE.

Qu'avois tu besoin de t'aller confier à ce vilain Bailli ?

COLAS.

C'est qu'y vat parler pour nous.

COLINETTE.

Qu'avois tu besoin d'lui parler de cela ?

COLAS.

J'te l'dis, y m'a promis d'prendre nos intérêts, et pis c'est que c'est un homme qu'a la langue ben pendue, va.

COLINETTE.

Je te dis moi qu'il ne faut point s'y fier. Il faut que tu lui parles toi-même, ou ne plus songer à notre mariage, mais voyez un peu quelle confiance !

COLAS.

Pardine j'ons ben du guignon ! Je n'puis jamais t'contenter ; ne vois-tu pas qu'c'est un service que voulions m'rendre Mr. L'Bailli ?

COLINETTE.

Et moi je ne veux pas que tu lui aye cette obligation.

COLAS.

J'noserai jamais l'y en parler.

COLINETTE.

As-tu peur qu'il te mange ? Fi donc, tu n'as pas plus de courage qu'une poule.

COLAS.

Allons, je vas prendre ma resolution et aller l'y parler, coute qui coute, mais comment que j'dirai ?

COLINETTE.

Il faut premierement demander à lui parler, et s'il n'est pas occupé, tu te feras introduire, tu le salueras, et tu lui diras : Monsieur, j'ai pris la liberté de vous troubler pour avoir l'honneur de vous souhaiter une bonne fête. La dessus il te répondra quelque chose, et aussitôt tu lui demanderas son consentement pour notre mariage.

COLAS.

C'est bon je m'y en vas.

COLINETTE.

Tu te souviendras bien de cela ?

COLAS.

Oh ! que Oui.

COLINETTE.

Hé bien, voyons, répêtes moi ce que je viens de te dire.

COLAS.

Tiens, je suppose que tu es Mr Dolmont ; j'ôte mon chapeau, et j'l'y dis : Monsieur; je prends l'honneur d avoir la liberté.....

COLINETTE, *le contrefaisant.*

L'honneur d'avoir la liberté.....Quel galimatias fais-tu donc ?

COLAS.

Hé dame aussi il y en a si long ! j'puis t'y me souvenir de tout ça, moi ?

COLINETTE.

Comment, ne peux-tu pas repeter mes paroles ?

COLAS.

Et sarpedié j'les dis toutes les paroles.

COLINETTE.

Oui, tu les arranges joliment.

COLAS.

Tiens laissons ça, vaut bien mieux que j'l'y dise tout franchement c'que j'ai dans l'ame.

COLINETTE.

Oui, mais tâches de t'expliquer le plus poliment que tu pourras, et cours vîte, car il sera occupé toute la matinée.

COLAS.

Je dirai com'tu m'as dit, et j'y cours tout de suite, mais où te trouverai-je ?

COLINETTE.

Je vais t'attendre là bas dans le jardin, mais ne vas pas faire comme ce matin.

COLAS

N'y a pas d'risque, attends-moi, je s'rons bientôt, r'venu.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente l'appartement de M. Dolmont, on y voit une table, du papier, des plumes &c.

SCENE I.

M. DOLMONT, *écrivant à son Bureau.*

Cinq et cinq font dix et dix font vingt, vingt quatre et six font trente, et sept font trente sept et huit font quarante cinq et deux font quarante sept. Voilà toujours quarante sept Miliciens d'enrôlés depuis deux jours. Ma pa-

roisse en doit fournir cinquante c'est encore trois qu'il me faut, je les aurai aujourd'hui j'espere, et le nombre sera complet pour demain, qu'ils doivent partir après la revue. *(Il regarde à sa montre.)* Comment déjà neuf heures ! il devroit s'être déjà présenté quelqu'un, et j'ai donné ordre à mon imbécile de Valet de les faire entrer, mais il n'en aura rien fait.

SCENE II.

M. DOLMONT, L'EPINE.

M. DOLMONT.

L'EPINE.

L'EPINE.

Monsieur.

M. DOLMONT.

Est-il venu quelqu'un ce matin se présenter pour la Milice ?

L'EPINE.

Oui, Monsieur, il en est venu queuqu'uns.

M. DOLMONT.

Où sont-ils ?

L'EPINE.

Je leur ai dit de revenir tantôt.

M. DOLMONT.

Pourquoi celà ? ne t'avois-je pas donné ordre hier au soir de les faire entrer ?

L'EPINE.

Oui, Monsieur.

M. DOLMONT.

Pourquoi donc ne l'as-tu pas fait ?

L'EPINE.

C'est que je n'y ons pas songé Monsieur.

M. DOLMONT.

Tu n'as pas plus de mémoire qu'un liévre, et mon cabinet que je t'ai dit d'arranger, celà est il fait ?

L'EPINE.

Non, Monsieur.

M. DOLMONT.

Pourquoi non encore ? ne l'avois-je pas aussi donné cet ordre hier au soir.

L'EPINE.

Oui Monsieur, c'est bien véritable.

M. DOLMONT.

Et pourquoi donc ne l'as-tu pas fait ?

L'EPINE.

Ah c'est que...pour vous dire la vérité, Monsieur, c'est que je n'y ons point non plus songé.

M. DOLMONT.

Tu ne songes donc à rien ? quel ouvrage as-tu fait ce matin ?

L'EPINE.

Quel ouvrage ? Monsieur ?

M. DOLMONT.

Oui qu'as-tu fait depuis que tu es levé ?

L'EPINE.

D'abord Monsieur j'ai déjeuné.... et puis ensuite.

M. DOLMONT.

Ah ! tu as songé à celà ?

L'EPINE, *riant niaisement.*

Oui, Monsieur.

M. DOLMONT.

Mon pauvre l'Epine tu es un fort honnête garçon, mais un fort méchant valet ; cependant je t'aime à cause de ton honnêteté, mais je te conseillerois pour te déniaiser un peu et te rendre plus actif de t'enrôler dans la Milice, je suis certain que tu t'en trouverois bien.

L'EPINE.

Oh nenni pas, Monsieur, je n'aime pas la guerre, moi.

M. DOLMONT.

Est-ce que tu as peur d'un fusil ?

L'EPINE.

Oh non Monsieur, mais....

M. DOLMONT.

Sais-tu que rien n'est plus honorable que de servir le Roi ?

L'EPINE.

Oh je crois bien, Monsieur, mais....

M. DOLMONT.

Allons, je vois bien que tu ne serois pas meilleur soldat, que tu n'es bon valet ; mais dis-moi, étoit-ce des jeunes gens qui se sont présentés ce matin ? car il ne me faut que de la jeunesse.

L'EPINE.

Oui, Monsieur, c'étions tous des jeunes garçons ; il y en avoit un surtout, ben joli qui paroissions avoir grande-hâte de vous parler, y m'a ben demandé à qu'elle heure y pourrions

vous voir, et j'crois ben qui r'viendra bentôt.

M. DOLMONT.

Ne manque pas de faire entrer dans mon cabinet ceux qui se presenteront, et tu m'en avertiras aussitôt.

L'EPINE.

Cà suffit Monsieur; pour le coup, je n'l'oublierons pas.

SCENE III.

L'EPINE.

C'EST un ben brave homme que mon maitre! du depuis quinze jours que j'suis à son service, c'est vrai qui m'a querellé un p'tit brin, mais y n'ma pas encore donné tant seulement une tappe; aussi j'fais t'y d'mon mieux pour le contenter. Mais pour ce qu'est d'm'enrôler dans c'te Milice com'y voudroit me l'conseiller, c'est une chose que je n'ferai point, quand on devroit m'tuer. J'n'ons morgué pas envie d'aller m'faire estropier pour l'y plaire, et d'm'en r'venir cheux nous avec une ou deux jambes de moins; puis gagne ta vie com'tu pourras. Non, non, je n'suis pas si fou qu'ça. Ils ont beau dire que c'est une belle chose que l'service, et qu'un jeune homme fait ben d's'y mettre; v'là d'beaux contes! Eh ben qu'les pus pressés courions d'vant. Pour c'qu'est d'moi je me trouve ben com'je suis. Mais j'apperçois Monsieur L'Bailli, faut que je l'consulte la d'sus.

SCENE IV.

L'EPINE, LE BAILLI.

LE BAILLI.

BONJOUR, L'Epine, ton maitre est-il ici ?

L'EPINE.

Oui Monsieur, il y est...c'est-à-dire...non, y n'y est pas.

LE BAILLI.

Il y est, et il n'y est pas ! voilà une réponse bien claire.

L'EPINE.

C'est qu'y n'est pas ici, Monsieur, mais il est dans sa chambre.

LE BAILLI.

Qu'importe, est-il occupé ?

L'EPINE.

Je n'peux vous dire ça, mais y m'a dit d'l'aller avertir si v'noit queuq'zuns.

LE BAILLI.

Vas m'annoncer.

L'EPINE, *s'en allant.*

J'y vas. *(revenant.)* J'voudrois ben, Monsieur L'Bailli, que vous m'feriez l'amiqué de de m'donner votre avis sus queuqu'chose ?

LE BAILLI.

De quoi s'agit-il ?

L'EPINE.

Mon maitre m'conseille d'm'enrôler dans la Milice ; y dit com'ça, qu'ça m'feroit du bien.

LE BAILLI.

Il a raison, rien ne convient mieux à un jeune homme.

L'EPINE.

Com'c'est un homme qui m'estime, et qui m'aimons voyez-vous com'son enfant, j'voudrois ben tacher de l'contenter.

LE BAILLI.

C'est très-bien fait a toi.

L'EPINE.

Que m'conseillez-vous à c't'égard là ?

LE BAILLI.

Mais je suis fort de l'avis de Mr. Dolmont et je crois que tu ne saurois mieux faire.

L'EPINE.

Croyez-vous ?

LE BAILLI.

Oui. C'est aussi mon opinion.

L'EPINE.

C'est que, voyez-vous, j'étois ben aise de savoir vot sentiment sus ça.

LE BAILLI.

C'est te dis-je le meilleur parti que tu puisse prendre.

L'EPINE.

Oh bien, j'suis pourtant ben décidé à n'le prendre pas.

LE BAILLI.

Et pourquoi, Diable, t'avises-tu donc de me consulter ?

L'EPINE.

C'est ben véritable, Monsieur, j'n'y songions pas.

LE BAILLI.

Allons va-t-en. Je n'ai jamais rien vu de plus stupide.

SCENE V.

LE BAILLI.

Je me suis chargé d'une singulière commission, mais j'ai mes vues....L'entreprise est un peu scabreuse et quand on viendra à découvrir....Qu'importe, tout moyen est bon quand il conduit au but qu'on se propose. Cependant....Il me faut sonder les sentimens de M. Dolmont peut-être ne seroit-il pas aussi opposé....Et puis la Loi fournit des moyens....Ah! petite friponne vous aimez Colas! Patience, patience, nous en avons vu d'autres....On trouvera le moyen de l'empêcher de te voir et si tu m'échappes tu seras bien fine.

Ariette.

En amour plein d'expérience,
Je sais l'art de gagner un cœur,
Si l'on résiste à mon ardeur
Il faut céder à ma persévérance.

Ainsi que le chat qui guette
Pour attraper la souris,
S'il apperçoit la pauvrette,
D'un coup, paf, autant de pris;
De même près d'une belle,
Jamais je ne perds mes pas,
Devant moi la plus cruelle,
Met bientôt les armes bas.

En amour plein d'expérience,
Je sais l'art de gagner un cœur,
Si l'on résiste à mon ardeur,
Il faut céder à ma persévérance.

SCENE VI.

LE BAILLI, M. DOLMONT.

M. DOLMONT.

Comment se porte M. Le Bailli ?

LE BAILLI.

Pour vous rendre mes services.

M. DOLMONT.

Je vous ai fait un peu attendre ?

LE BAILLI.

Et moi je vous ai interrompu peut-être ?

M. DOLMONT.

Nullement, j'étois occupé de quelques affaires qui regardent mes vassaux.

LE BAILLI.

Toujours occupé d'eux !

M. DOLMONT.

On fait ce qu'on peut. Ces pauvres gens ont souvent besoin de moi, et il en coute si peu quelquefois pour faire du bien, que c'est se priver d'un grand plaisir que de n'en pas faire.

LE BAILLI.

Excellente morale ! mais à propos de plaisir, il me semble qu'on en goute bien peu en vivant aussi retiré que vous, et qu'on doit furieusement s'ennuyer.

M. DOLMONT.

C'est ce qui vous trompe, Monsieur, l'ennui n'est fait que pour l'homme désœuvré ou qui ne trouve pas de ressource en lui-même ; au reste, chacun a ses jouissances et voici les miennes.

Ariette.

De l'indigence autour de moi,
Adoucir la peine extrême,
Faire du bien voilà ma loi,
Mon gout mon sistême.
A l'abri des soins divers,
Et des revers
De la fortune,
Sans rechercher la grandeur,
En ces lieux je trouve le bonheur,
Nul désir ne m'importune.
Ecartant de moi les soucis,
Les chagrins, les tristes ennuis,
Si l'on me blâme, je m'en ris ;
Pour moi le plaisir suprême,
Est de me faire des amis,
Et de jouir de moi-même.

LE BAILLI.

Avec cette philosophie on doit se faire effectivement beaucoup d'amis.

M. DOLMONT.

Et l'on ne fait souvent que des ingrats, mais venons au sujet qui vous amène.

LE BAILLI.

Vous avez adopté une jeune personne à laquelle vous voulez du bien.

M. DOLMONT.

Vous parlez de Colinette peut-être ?

LE BAILLI.

Oui, c'est une aimable enfant.

M. DOLMONT.

Il est vrai que j'ai pris plaisir à l'élever, et j'ai bien lieu de ne m'en pas repentir.

LE BAILLI.

Vous avez dessein sans doute de lui procurer un bon établissement ?

M. DOLMONT.

Je n'ai encore aucune vue à cet égard, mais quand elle prendra un parti, je me reserve seulement le droit de l'éclairer sur son choix.

LE BAILLI.

J'entends, c'est-à-dire, l'empêcher de se laisser ébloüir par le clinquant de la jeunesse, et la porter à lui préférer la solidité de l'age mur.

M. DOLMONT.

Il est vrai que l'amour et la raison vont assez rarement de compagnie.

LE BAILLI.

Je pense comme vous Monsieur, et la jeunesse doit avoir de grandes obligations à ceux qui la détourne d'un choix dont elle pourroit avoir lieu de se repentir.

M. DOLMONT.

Celà est vrai, mais à quel propos me faites vous cette question ?

LE BAILLI.

C'est une indiscrétion peut-être, et c'est cependant en partie le motif de ma visite : chargé par quelqu'un de vous faire une proposition qui regarde Colinette, je voulois auparavant essayer de pénétrer les vues que vous avez sur elle, mais la conformité de vos principes et des miens, m'enhardit à vous parler plus clairement.

M. DOLMONT.

Qui est-ce qui vous à chargé de cette proposition ?

LE BAILLI.

Un garçon d'un certain age, mais riche et qui l'aime passionément.

M. DOLMONT.

Quel est son nom?

LE BAILLI.

Il ne m'a pas permis de le nommer qu'en cas que la proposition fut agréée.

M. DOLMONT.

Son amour est bien mistérieux! au reste je n'ai rien à répondre à cette proposition, car il n'entre pas dans mon plan de chercher à fixer le choix de Colinette d'après mon goût, mais seulement de la guider dans celui qu'elle pourroit faire.

LE BAILLI.

Cependant vous convenez que la raison de l'age mur....

M. DOLMONT.

N'est pas toujours fort propre à amuser une jeune femme.

LE BAILLI.

Mais convenez du moins que la richesse....

M. DOLMONT.

Ne rend presque jamais heureux deux époux quand ils n'ont d'autre félicité que celle qu'elle procure.

LE BAILLI.

Ainsi donc, Monsieur, vous ne consentiriez pas aux propositions que cette personne....

M. DOLMONT.

Je ne dis pas cela, mais je ne puis rien promettre sans consulter auparavant le goût de Colinette dont j'ignore les sentimens à cet égard, cependant je lui en parlerai, et nous en causerons une autre fois.

LE BAILLI.

Cela suffit. Je me suis aussi chargé de vous parler pour un jeune homme qui désire beaucoup de s'enrôler dans la Milice, avez-vous encore besoin de quelqu'un ?

M. DOLMONT.

Oui vraiment, le nombre n'en est pas tout-à-fait complet.

LE BAILLI.

Le jeune homme dont je vous parle fera je crois votre affaire, cela est vigoureux, assez bien pris, de bonne volonté, et c'est de quoi faire un bon soldat.

M. DOLMONT.

Où est-il ?

LE BAILLI.

Il devroit être déjà ici, car je lui avois indiqué l'heure que je devois m'y trouver pour vous le présenter. Il est un peu timide, mais cela se dégourdira dans le service.

M. DOLMONT.

Ce n'est rien, l'essentiel est qu'il soit jeune et de bonne volonté.

SCENE VII.

M. DOLMONT, LE BAILLI, L'EPINE.

L'EPINE.

Monsieur, le jeune homme de c'matin est ici, j'l'ons fait entrer dans l'cabinet, et l'y a longtems qu'il attendons pour vous parler.

M. DOLMONT.

Qu'il entre.

L'EPINE.

De c'coup j'nons pas oublié.

M. DOLMONT.

Va-t-en.

L'EPINE, *s'en allant.*

Oh dame, c'est que quand on m'charge de queuque chose, moi....

SCENE VIII.

M. DOLMONT, LE BAILLI, COLAS.

COLAS, *faisant des révérences.*

MONSIEUR, j'ons pris l'honneur de vous troubler pour....

LE BAILLI.

J'ai parlé pour toi à Monsieur Dolmont.

COLAS.

Grand merci, Monsieur L'Bailli.

LE BAILLI, *bas à Colas.*

Tu vois que je ne t'ai pas oublié.

COLAS.

Monsieur, m'accordons t'y la grace....?

M. DOLMONT.

Mon ami, ceci n'est point une grace; je me prête seulement à ton inclination et à ton goût.

COLAS.

Ah! pour c'qu'est d'ça Monsieur, j'vous assure que c'est ben mon goût et mon inclination.

M. DOLMONT.

C'est une preuve que tu as du courage.

LE BAILLI.

Du courage ! Oh cela ne lui manque pas.

COLAS.

Non, non, quand il faudra travailler....

M. DOLMONT.

Sa taille est assez convenable, mais rempliras-tu bien tous les devoirs de l'état où tu vas entrer ?

COLAS, *souriant.*

A moi l'soin, Monsieur.

M. DOLMONT.

Tu as besoin d'une bonne santé.

LE BAILLI.

Il est très bien portant.

COLAS.

Je n'suis jamais malade.

M. DOLMONT.

Il faut de la vigueur.

LE BAILLI.

Il en est plein.

COLAS.

J'en avons, Monsieur.

M. DOLMONT.

Pouvoir résister à la fatigue du jour.

LE BAILLI.

Il y est accoutumé.

COLAS.

J'y sommes accoutumé.

M. DOLMONT.

Oui, mais à celle de la nuit ?

COLAS, *un peu interdit.*

Si je fatiguons trop la nuit j'nous r'poserons le jour.

M. DOLMONT.

Oh, mon ami, cela ne s'arrange pas de même, et l'on a souvent de repos ni le jour ni la nuit.

LE BAILLI.

Il est jeune il résistera à toutes ces fatigues-là.

COLAS, *riant.*

Oui, oui, ça nous regarde.

M. DOLMONT.

Allons, tu me parois avoir un goût décidé pour cet état là. Nous allons de suite procéder à ton affaire. Ecrivez M. Le Bailli, la formule est prête, il n'y a plus que le nom à mettre.

LE BAILLI, *s'arrangeant pour écrire.*

Volontiers.

COLAS.

Quoi! tout à l'heure? Ah que j'suis content!

M. DOLMONT.

Comment t'appelles-tu?

COLAS.

Colas le Franc, Monsieur, pour vous servir.

LE BAILLI, *écrivant.*

Colas le Franc.

M. DOLMONT.

Le nom de ton père?

COLAS.

Eustache le Franc, et ma mère Thèrese Robert, ils étions tous de la Paroisse; Oh les

bons parens que c'étoient ! Et s'ils n'étions pas morts, qu'il y auroit longtems que....

LE BAILLI.

Il ne s'agit point de cela.

M. DOLMONT.

Ton âge ?

COLAS.

Vingt-deux ans.

LE BAILLI, *écrivant.*

Agé de vingt-deux ans.

M. DOLMONT, *prenant le papier des mains du Bailli.*

Voyons cela.

COLAS, *bas au Bailli.*

Faut t'y pas que l'nom d'Colinette soyons sur l'contrat ?

LE BAILLI.

Il n'est pas nécessaire.

COLAS, *bas.*

Mais faudroit t'y pas du moins qu'elle fut présente ?

LE BAILLI.

Tais-toi. N'interromps pas Monsieur.

M. DOLMONT, *lisant haut.*

Le nommé Colas le Franc de la Paroisse Dolmont agé de vingt-deux ans, *(bas.)* br. br. br. br. br. br. *(haut.)* volontairement et de plein gré, *(bas.)* br. br. br. br. br. br. *(haut.)* celà suffit ; sais-tu signer ?

COLAS.

Oui, Monsieur, j'faisons bien la Croix.

M. DOLMONT, *lui donnant le papier.*

Fais là ici.... voilà qui est fini, mon ami, tu n'as qu'à préparer tes hardes et te tenir prêt pour demain.

COLAS.

Oui, Monsieur, tant matin qui vous plaira.

M. DOLMONT, *tirant une Cocarde de sa poche.*

Tiens, mets ceci à ton chapeau.

COLAS.

Grand merci, Monsieur, Oh le beau ruban!

LE BAILLI, *lui ôtant son chapeau.*

Donne que je t'arranges-celà.

COLAS.

Nanni vraiment, j'craindrions de l'salir, ce sera pour demain.

M. DOLMONT.

Oh tu peux le mettre dès à présent, mais ne manque pas ce soir de venir chercher ton fusil.

COLAS.

Un fusil?

LE BAILLI.

Oui, c'est un fusil, que Monsieur te donne.

COLAS.

Aussi?

M. DOLMONT.

Un fusil et un havresac.

COLAS.

Un havresac! et pourquoi faire?

M. DOLMONT.

Comment pourquoi faire? un havresac et une giberne, ce sont des meubles dont tu as besoin.

COLAS, *à part.*

Ah! pour la chasse peut-être.

M. DOLMONT.

Ne manque pas même de prendre ta giberne dès le matin.

COLAS, *à part.*

Une giberne pour me marier!

SCENE IX.

Les Acteurs précédents, L'Epine.

L'EPINE.

MONSIEUR, v'la des gens qui vous demandent.

M. DOLMONT.

De quoi s'agit-il ? *(au Bailli.)* Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE X.

LE BAILLI, COLAS.

COLAS, *riant.*

QU'EST-ce qui veut donc dire avec c'te giberne ?

LE BAILLI.

Tais-toi tu le sauras.

Duo.

COLAS.

Monsieur L'Bailli,
Expliquez moi
Cette affaire-ci,
Car sus ma foi
J'veux être un sot
Si j'comprends l'mot
A tout ceci.

LE BAILLI.

Tais-toi, Tais-toi,
Pauvre étourdi ;

Tu n'est qu'un sot,
Tu n'entends mot
A tout ceci.

COLAS.

Monsieur L'Bailli,
Expliquez-moi.....

LE BAILLI.

Chut, chut, tais-toi.

COLAS.

Expliquez-moi
Monsieur L'Bailli ?

LE BAILLI.

La peste soit de l'étourdi.

COLAS.

C'est qu'voyez-vous,
Je n'comprends pas.

LE BAILLI.

Encor ! tais-toi,
Parles plus bas.

COLAS.

Monsieur L'Bailli ?

LE BAILLI.

Eh bien, Eh bien ?

COLAS.

Excusez moi.

LE BAILLI.

Tu n'entends rien.

COLAS.

C'est qu'sus ma foi,
J'veux être un sot
Si j'comprends l'mot
A tout ceci.

LE BAILLI.

Tu n'es qu'un sot,
Je le sais bien
Tu n'entends rien
A tout ceci.

SCENE XI.

LE BAILLI, COLAS, M. DOLMONT.

M. DOLMONT, *du fond du Théâtre.*

Qu'ils attendent un instant, j'y vais aller bientôt. *(revenant)* Ce sont des jeunes gens qui demandent à me parler. *(à Colas)* Oh ça, tu peux te préparer pour demain, et n'oublies pas ce que je t'ai dit. *(au Bailli.)* Je vous quitte pour aller voir les gens qui m'attendent.

LE BAILLI.

Je vous suivrai s'il vous plait.

SCENE XII.

COLAS.

En v'la une fantaisie! me marier avec une Giberne sus l'dos, j'crois Dieu m'pardonne qu'y sont foux.... Il y a dans c't'affaire là un Micmac que j'n'entends pas.... mais après tout faut voir jusqu'au bout, car enfin j'nons t'y pas promis d'les laisser faire, et de n'rien leur répliquer? un honnête homme n'a qu'sa parole, et si ça leur faisons plaisir de m'avoir avec c't'accoutrement là, Hé bien! qu'est-qu'ça m'fait à moi? si s'mettons à rire, j'rirons itou, mais rira bien qui rira l'dernier, car enfin v'là toujours mon contrat dressé, et demain j'épousons Colinette. Queu bonheur! mais à propos elle m'attend, faut l'y aller conter tout ça.

SCENE XIII.

COLAS, L'EPINE.

L'EPINE.

Et bien, qu'est-ce l'ami? vous v'là d'une joie! on croiroit à vous voir, que vot fortune est faite.

COLAS.

Je sis morgué pus content qu'si elle l'étions.

L'EPINE

Grand bien vous fasse, c'est donc fini avec Monsieur Dolmont?

COLAS.

Oui, c'est fini. Sitôt qu'il a vu qu'c'étions mon goût et mon inclination, il y a consenti et j'vas tout préparer pour demain au matin.

L'EPINE.

Bon voyage et ben du plaisir.

COLAS.

Oh j'te reponds que j'nons jamais eu l'cœur si content, j'avois peur pourtant que Monsieur Dolmont m'allit refuser, mais non, Dieu merci c'est fini, et pour toute la vie.

L'EPINE.

Comment pour toute la vie! je croyois que c'n'étoit qu'pour trois ans com'les autres.

COLAS

V'là d'beaux contes! où as-tu jamais vu ça toi!

L'EPINE.

Et dame, que sais-je t'y moi. Ma foi ils ont beau dire, c t'état là n'me plairions point, on y

court trop d'risques, et qui sait si toi-même.... tu m'entends bien? car enfin y ne faut qu'un malheur.....

COLAS.

Parle donc, gros sot, que veux tu dire? c'est bon si c'étoit toi entends-tu.

L'EPINE.

Holà! Holà, Monsieur Colas, n'vous fachez pas, ne croyez-vous pas d'être pus exempt d'ça qu'les autres.

COLAS.

Tiens, toutes ces gausseries-là n'sont point d'mon goût, j't'en avertis, et j'm'en vas, car j'pourrions ben te donner queuque niole qui ne te couteroit qu'à prendre.

L'EPINE, *après que Colas est sorti.*

Qu'a-t-y donc à s'facher! j'crois Dieu m'pardonne que y m'a menacé. *(Il court à la porte)* Dites donc l'ami, à qui en avez-vous? c'est t'y ben à moi qu'vous parlez, par hazard? Heim? Il est parti! *(revenant au bord du Théâtre.)* Il a morgué ben fait de décamper.. .....C'est qu'je n'sis point endurant moi..... Mais voyez un peu c'grossier qui m'cherchons querelle à cause que j'l'y parle pour son bien! aussi s'il attrappons queuque horion y l'aura bien gagné et j'en rirons tout mon sou. Mais j'm'amuse trop longtems ici faut qu'j'aille voir si mon Maître ou Mamselle Colinette, n'avons point besoin d'mon service.

ACTE TROISIEME.

Le Théâtre représente le même bois ou jardin qu'au Premier Acte.

SCENE I.

COLAS, COLINETTE.

COLINETTE.

Oui, te dis-je, c'est un tour du Bailli, tu vois que j'avois bien raison de me méfier de lui.

COLAS.

C'est bien vrai, mais pouvois-je t'y jamais penser ça!

COLINETTE.

Celà étoit pourtant assez clair! le fusil, la giberne! et même la cocarde à ton chapeau! mais, mais en vérité.....!

COLAS.

Est-ce que j'avons jamais vu faire d'enrôlemens, nous?

COLINETTE.

Aller signer son engagement!

COLAS.

J'te dis qu'ils ont fait une espèce de contrat où c'qu'ils m'ont fait signer, com'quoique...

COLINETTE.

Comme quoi tu es un imbécile.

COLAS, *avec colère.*

Laisse moi, cruelle, et ne viens point augmenter mon chagrin par des reproches, j'nons déjà bien assez.

COLINETTE, *pleurant.*

J'en ai moi même bien autant que toi.

COLAS, *avec attendrissement.*

Tu pleures ma petite Colinette! c'est donc bien vrai que tu as du chagrin à cause de moi! hé bien, laisse moi faire, j'te réponds qu'il me l'payera et j'vas de ce pas...

COLINETTE.

Où?

COLAS.

L'aller chercher, et ou je l'rencontrerons l'rosser d'importance jusqu'à ce que...

COLINETTE.

Arrête et calme toi, c'est un mauvais parti que celui là, et tu gâterois toute l'affaire.

COLAS.

Hé bien conseille moi donc, et dis moi c'qui faut faire. Conterai-je ça à Monsieur Dolmont? voudra t'y m'écouter?.....Oui y m'écoutera et je suis sur que.....reste ici Colinette, je vas l'y aller parler.

COLINETTE, *le retenant.*

Attends, il me vient une idée.....J'imagine que peut-être.....Mais non.....cependant .....oui, oui, j'entrevois un bon moyen de nous venger du Bailli.

COLAS.

Dis moi donc c'que c'est?

COLINETTE.

Cela n'est pas nécessaire, mais tu n'as qu'à me laisser faire, et je te dirai mon dessein quand il en sera tems.

COLAS.

Quéque tu veux donc faire?

COLINETTE.

Je veux lui parler seule, je sais qu'il est amoureux de moi, et j'espère que...

COLAS.

Comment il est amoureux de toi? tu ne m'avions pas dit ça.

COLINETTE.

Ne vas-tu point encore être jaloux! Tiens le voilà là bas qui vient vers nous, retire toi promptement.

COLAS, *appercevant le Bailli.*

Le pendard! Oh si tu voulois me laisser faire!

COLINETTE.

Décampes vite.

COLAS.

Mais quelle affaire.....?

COLINETTE.

Sauves-toi, je vais bientôt t'aller rejoindre, et prends bien garde de paroître.

COLAS, *s'en allant.*

Queu chienne de manigance.

SCENE II.

COLINETTE.

Le voici le fourbe, s'il me parle encore de son amour, feignons d'y répondre et tendons lui un piège à mon tour.

SCENE III.

COLINETTE, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Le hazard me sert à souhait, belle Colinette, je mourois d'envie de te revoir, pour te parler de mon amour, et des peines que tu me causes, et j'ai en ce moment le bonheur de te rencontrer! Hé bien, dis-moi, seras-tu toujours insensible à ma tendresse?

COLINETTE.

Que vous êtes pressant! cela dépend-il de moi? vous savez ce que je vous ai dit tantôt.

LE BAILLI.

Oui, chère mignonne, tu m'as parlé des obstacles qui s'opposent à mon bonheur, mais qu'il seroit bien facile d'applanir, si tu avois quelqu'amitié pour moi.

COLINETTE.

Que me serviroit de vous aimer, si Monsieur Dolmont ne nous donne pas son consentement?

LE BAILLI.

Cet obstacle n'est rien, mais c'est l'aversion que je t'inspire que je voudrois essayer de vaincre, rends moi donc plus de justice, ma chère, et regardes moi avec moins de prévention, car enfin, dis-moi, qu'ai-je donc de si désagréable dans ma personne?

COLINETTE.

Je ne dis pas cela.

LE BAILLI.

Y a-t-il quelque chose sur ma phisionomie qui te puisse déplaire ?

COLINETTE.

On pourroit s'y accoutumer.

LE BAILLI.

N'ai-je pas l'air encore assez leste ?

COLINETTE.

J'en conviens.

LE BAILLI.

Et quant à mon age, je suis peut-être plus jeune que tu ne penses.

COLINETTE.

Je ne vous dis pas que non, il n'y a que le premier coup d'œil qui ne vous est pas favorable.

LE BAILLI.

Hé bien, ma belle enfant, t. voilà donc sans le savoir déjà disposée à m'aimer, envisages maintenant les avantages dont tu jouiras, vois l'aisance que je te procurerai, les plaisirs qui suivront tes pas, et par dessus tout, songes aux soins, aux prévenances, aux attentions, à l'amour que j'aurai pour toi, et juges si tout cela ensemble ne te portera pas en peu à m'aimer à la folie.

COLINETTE.

Cela pourroit-être.

LE BAILLI.

Vas, vas, Colinette, tu m'aimeras je t'assure et beaucoup plus que tu ne penses.

COLINETTE.

Je commence à le croire.

LE BAILLI.

Il faut pourtant que je te dise une petite inquiétude que j'ai eue à cet égard.

COLINETTE.

Sur quel sujet?

LE BAILLI.

Je t'ai vue quelquefois avec un certain Colas.....Est-ce que tu aurois de l'inclination pour lui?

COLINETTE.

Pour Colas? qui est-ce qui vous a dit que j'avois de l'inclination pour lui?

LE BAILLI.

Je ne te dis pas qu'on me l'a dit, mais je te demande si cela est vrai?

COLINETTE.

Je ne saurois répondre de ses sentimens, mais parce qu'il est jeune, assez joli garçon, et qu'on a quelqu'attention pour lui, il s'imagine peut-être qu'on l'aime.

LE BAILLI.

Ainsi donc tu ne l'écoutes pas?

COLINETTE.

Et que ferois-je d'un jeune homme comme lui? cela ne sait que chanter, danser et rire, repeter cent fois le jour qu'il m'aime; Oh que je sais mieux ce qui me convient.

LE BAILLI.

Que je suis ravi de te voir dans ces dispositions! voilà ce qui s'appelle penser en fille prudente, et je vois bien qu'on ne te connoissoit pas quand on m'a dit que tu n'en voulois qu'aux jeunes gens.

COLINETTE.

Mais qui est-ce qui a dit cela ?

LE BAILLI.

Il n'importe, j'ai toujours eu de toi une meilleure opinion, car enfin, que ferois-tu avec ce Colas ? ça n'a rien du tout, et l'amour comme l'on dit ne donne pas de quoi vivre. Ecoutes, ma chère enfant, et retiens bien ceci.

Ariette.

Sans argent dans le ménage,
Il n'est aucune douceur,
Sans argent le mariage
N'est qu'un joug, qu'un esclavage
Plein de peines et de rigueurs ;
Mais dans l'opulence,
Quelle différence !
L'Hymen est un nœud flatteur,
Où l'on trouve le bonheur.

Si quelques legers chagrins,
Troublent nos heureux destins,
La fortune nous console,
Avec les jeux badins,
Les danses, les festins,
La peine aisément s'envole.
Sans argent &c.

COLINETTE.

Je vous crois, mais en un mot, je dépends de Monsieur Dolmont, et que voulez-vous que je fasse s'il n'y veut pas consentir ?

LE BAILLI.

Mais pourquoi n'y consentiroit-il pas ?

COLINETTE.

C'est un homme si extraordinaire qu'il ne fait presqu'aucun cas de la richesse, qui pense que les convenances d'âge, de goût et d'hu-

meur sont les choses que l'on doit le plus rechercher dans le mariage, et qui n'imagine pas qu'une jeune femme puisse être parfaitement heureuse avec un mari, dont l'âge n'est pas assorti au sien.

LE BAILLI.

Voilà, il faut l'avouer, un système bien ridicule!

COLINETTE.

Oui, mais c'est le sien, et vous ne l'en ferez pas changer.

LE BAILLI.

Je le crains, car il n'est rien de plus têtu que ces prétendus philosophes, mais enfin je t'aime, et je voudrois faire ton bonheur, faudra-t-il que ce beau système te fasse perdre les avantages que la fortune te présente?

COLINETTE.

C'est à quoi je dois m'attendre, et à recevoir quelque jour de sa main un époux qui n'aura rien sans doute, et cela, sous prétexte qu'il sera jeune, qu'il m'aimera, et que je pourrois l'aimer aussi.

LE BAILLI.

Tout cela est bel et bon, mais enfin tu es toujours la maitresse d'épouser ou de n'épouser pas, je serois donc d'avis que tu lui parlasses de mes intentions, ensuite...

COLINETTE.

Moi lui parler de cela? C'est une chose que je ne ferai pas, je serois trop mal reçue.

LE BAILLI.

Je voudrois bien qu'il s'avisât de te maltraiter, écoutes, mon enfant, te voilà bientôt ma-

jeure ; je connois un peu la loi, et l'on pourroit le forcer à.....

COLINETTE.

Oui, mais d'ici à ce tems là, il se passera bien des choses.

LE BAILLI.

Tiens, si tu veux m'en croire, tu lui demanderas d'aller passer quelque tems dans un couvent, où sur différens prétextes tu pourrois rester jusqu'à ta majorité.

COLINETTE.

Oui, mais s'il vient à se douter de quelque chose, il me refusera, et me veillera ensuite de si près, qu'à l'avenir vous ne trouverez plus l'occasion de me parler.

LE BAILLI.

C'est bien penser ! mais encore faut-il chercher un moyen de te soustraire à sa tyrannie.

COLINETTE.

Pour moi je n'en connois aucun.

LE BAILLI.

Hé bien, j'en connois moi. Oui, mon enfant, il est un moyen que les circonstances justifient et dont l'exécution est très-facile.

COLINETTE.

Quel est-il ?

LE BAILLI.

C'est de t'enlever dès ce soir et t'épouser secretement.

COLINETTE, *à part.*

Voilà où je l'attendois.

LE BAILLI.

Que penses-tu de cela Colinette ? c'est bien là le meilleur parti que nous puissions prendre.

COLINETTE.

M'épouser secretement! m'enlever! mais n'y auroit-il point de mal à cela?

LE BAILLI.

Quel mal peut-il y avoir? on voit cela tous les jours.

COLINETTE.

Mais que dira Monsieur Dolmont? que pensera-t-il de moi? voudra-t-il me pardonner cette démarche?

LE BAILLI.

Quand la chose sera faite, il faudra bien qu'il y consente, d'ailleurs tout s'arrange, et comme je t'ai dit, ce n'est pas le premier mariage qui se sera fait ainsi.

COLINETTE.

Je crois cela, mais.....

LE BAILLI, *(lui prenant la main.)*

Mais quoi? songes donc mon enfant que le tems presse, et qu'il faut prendre un parti, réfléchis sur cela.

SCENE IV.

LE BAILLI, COLINETTE, COLAS *au fond du Théâtre*

COLAS, *à part.*

Oh! Oh! qu'est-ce que je vois! j'avois bien raison de me méfier d'eux, écoutons. *(Il se cache derrière un arbre.)*

COLINETTE.

Mais qui vous répondra du succès de ce projet?

LE BAILLI.

Il ne peut manquer de réussir, et voici comment ; ce soir après le coucher du soleil tu viendras te promener sous ces arbres ; je m'y trouverai avec ma voiture, et je te conduirai à ma maison de campagne, près d'ici, où se trouvera à point un notaire affidé qui nous mariera sur le champ.

COLINETTE.

Vous ébranlez ma résolution, mais il faut que du moins j'emporte les hardes dont j'ai besoin et je crains que cela ne fasse soupçonner.....

LE BAILLI.

C'est ce qu'il faut éviter avec soin, tu es assez bien vêtue comme cela, laisse moi faire, je pourvoirai à tout.

COLINETTE.

Oui, mais vous ne me donnerez pas peut-être.....

LE BAILLI.

Je te donnerai tout ce qui te plaira, et en attendant acceptes cette bourse de cent Louis pour commencer ta garde-robe.

COLINETTE.

Hé bien ! j'y consens ; mais pour éviter les soupçons, j'irai me cacher ici aux environs à l'heure indiquée, vous viendrez m'y trouver, et nous partirons sans être apperçus.

LE BAILLI.

D'accord. Le Soleil va bientôt terminer sa carrière,* et dans peu l'obscurité secondera

* On commence ici à diminuer graduellement la lumière du Théâtre, en commençant par les coulisses du fond.

nos desseins. Oh ! que tu vas être heureuse ! nous allons habiter ma jolie maison de campagne, et là assis à l'ombrage.....Mais à propos laisses moi donc prendre d'avance, un petit baiser.

COLINETTE.

Oh ! non.

LE BAILLI.

Pourquoi non ?

COLINETTE.

Tantôt, tantôt.

LE BAILLI

Seulement rien que.....

COLINETTE, *appercevant Colas.*

Retirez-vous, je crois appercevoir quelqu'un là-bas, et je tremble qu'on nous voie ensemble.

LE BAILLI.

Allons, jusqu'à tantôt, prends bien garde à l'argent. *(Il s'enfuit.)*

SCENE V.

COLAS, COLINETTE.

COLAS.

Ah ! pour le coup perfide j't'y prends.

COLINETTE.

Eh bien qu'as-tu donc ?

COLAS.

J'ons vu toute la manigance, mais tu ne me tromperas pas d'avantage.

COLINETTE.

Pourquoi es-tu aux écoutes ?

COLAS.

Pourquoi ingrate? Oh! tu croyois d'm'attraper, mais je m'doutions bien de c'qu'est arrivé.

COLINETTE.

Et moi, je me doutois bien aussi que ta jalousie te feroit prendre la chose de travers, et c'est pourquoi je voulois t'envoyer.

COLAS.

Pour me tromper plus à ton aise. Qui t'auroit jamais cru capable de cette trahison!

COLINETTE.

Mais Colas, tu m'offenses! ne vois-tu pas que c'est un jeu?

Duo.

COLAS.

Non, c'en est trop, cruelle,
Ah! dis moi donc pourquoi
Tu me manques de foi,
Tu te moques de moi?
Ingrate! infidelle!

C'en est trop infidelle,
Ah! dis moi donc pourquoi,
Tu me manques de foi?

Non, laisses moi,
Ingrate! laisses moi

Non, c'en est trop cruelle,
Tu m'as manqué de foi.

J'savons morgué bien c'qu'il en est.

Non, c'en est trop cruelle,
Ah! dis-moi donc pourquoi
Tu me manques de foi,
Perfide! ingrate! infidelle!

COLINETTE.

Tu te fâches! pourquoi?
Ce n'est qu'un jeu crois moi,
Je suis toujours fidelle.
Mais tu perds la cervelle!

Ce n'est qu'un jeu crois moi,
Je suis de bonne foi,
Je suis toujours fidelle.

Ecoutes moi,
Colas écoutes moi,
Je te suis toujours fidelle,
Ceci n'est qu'un jeu crois moi,

Quand tu sauras ce que j'ai fait.....

Ecoutes voici le fait:....

Colas tu perds la cervelle!
Je suis pour toi,
De bonne foi,
Constante et fidelle.

COLINETTE.

Eh bien ! veux-tu m'écouter ?

COLAS.

Non, je n'veux rien entendre, je n'en ons qué trop entendu, partez, mariez-vous aveuc lui, pisque ça vous fait plaisir, j'en creverai d'chagrin, c'est vous qu'en serez cause, mais ça m'est égal.

COLINETTE, *avec feu.*

Eh non, tu te trompes, te dis-je, c'est autre chose que je veux te conter.....mais j'apperçois Monsieur Dolmont, je n'en aurai pas le tems, et je te laisse avec lui, mais je te prie ne lui parles pas de ceci.

COLAS.

Allez, allez, ç'a m'est égal, j'vous dis ; j'en suis bien consolé, et j'ons pris not partis là dessus.

SCENE VI.

COLAS.

Ah ! si Monsieur Dolmont savoit c'qui s'passe ! la tromperie que m'a fait L'Bailli, et ses manigances avec Colinette, ce serions vraiment de belles nouvelles à l'y apprendre, mais non, c'est fini, et j'pars avec les Miliciens.

SCENE VII.

COLAS, M. DOLMONT.

M. DOLMONT.

Eh bien ! Colas, songes-tu à te préparer pour le départ ?

COLAS.

Oui, Monsieur, je partirai drès à c't'heure si vous voulez.

M. DOLMONT.

Je t'ai dit que c'étoit pour demain, mais qu'as-tu ? tu me parois triste ?

COLAS.

Au contraire, Monsieur, j'suis bien aise de quitter le pays.

M. DOLMONT.

Tu ne le quittes pas pour toujours ; tu reviendras sous trois ans.

COLAS.

J'en serois bien faché, et j'espère que queuq'bon coup d'fusil.....

M. DOLMONT.

Peste ! comme tu y vas ? tu me parois bien avide de gloire ?

COLAS.

Je n'suis point glorieux, Monsieur, mais.....

M. DOLMONT.

J'espère bien moi qu'il ne t'arrivera aucun accident.

COLAS.

C'a m'est égal, Monsieur.

M. DOLMONT, *à part.*

Il a je crois quelque chagrin *(haut)* est-ce que tu serois faché de t'être engagé ?

COLAS.

Non Monsieur, j'en suis bien aise à c't'heure j'vous assure.

M. DOLMONT.

Tant mieux pour toi mon ami, tu as dû

faire tes réflexions auparavant, ceci n'est pas un jeu d'enfant ; tu as voulu servir le Roi et tu serviras.

COLAS.

Oui je servirons, et si j'suis tué fiez-vous qu'il y a queuq'z'uns qu'en auront pus d'chagrin qu'moi.

M. DOLMONT, *à part.*

Je ne sais, mais j'ai des soupçons. *(haut)* Oh ça mon ami souviens toi de passer chez moi tantôt, et je te ferai délivrer ce qu'il te faut pour le voyage.

COLAS.

Ç'a suffit, Monsieur, j'noublierons pas ça.

SCENE VIII.

COLAS.

Enfin v'la qu'est donc fini, j'suis enrôlé tout de bon, et j'vas m'éloigner d'Colinette ! Oh l'ingrate ! l'engeoleuse ! me quitter pour s'enfuir avec c'maudit vieillard ! après ça, fiez-vous à la parole des filles ! Allons faut prendre une résolution et n'y plus songer. Je serois bien fou après tout de r'gretter une perfide qui me trahit après m'avoir emmiaulé, et fait accroire, qu'elle m'aimions. Non, non, c'est fini je n'l'aimons plus du tout.....Cependant elle avions queuque chose à m'dire que peut être.....Mais bah ! queuq'-menterie qu'j'ons bien fait de n'pas écouter... .....Si pourtant c'étoit queuq'bonne raison.....! c'est ben dur au moins d'la rem-

barrer com ça ! Ah ! si mes yeux m'avions trompé ! Si c'n'étions qu'un jeu comme elle dit, que j'aurois de plaisir à me raccommoder aveuc elle ! C'est ma faute aussi, falloit du moins écouter ses raisons, et puis..... Mais la voici, faisons toujours le fier, et voyons ce qu'alle va dire.

SCENE IX.

COLAS, COLINETTE.

COLINETTE.

J'ACCOURS pour t'expliquer enfin l'affaire de tantôt : tu sais que je dois partir ce soir avec le Bailli.

COLAS.

Hé bien ! queq'ça m'fait à moi ?

COLINETTE.

Plus que tu ne penses, car il faut que tu sois du voyage.

COLAS.

J'vois bien qu'tu cherches à te raccommoder, mais j'suis trop fâché pour ça.

COLINETTE.

Tant pis pour toi, si tu te fâches mal à propos.

COLAS.

Comment mal à propos ! après ce que j'ons vu et entendu.....

COLINETTE.

Ne vois-tu pas que c'est une plaisanterie que j'ai imaginée pour nous venger de lui ?

COLAS.

Hé ben, quest-ce que c'est donc ?

COLINETTE.

Tiens voici mon projet : il va venir, il faut que nous allions nous cacher là-bas sous ce feuillage où il doit venir me prendre, aussitôt qu'il sera près de moi fais lui peur, tu as le bras bon, prends-le moi au collet comme tu ferois à un voleur, et ne le lâches pas, en cas qu'il veuille faire résistance ; pendant ce tems là je me sauverai, et ne te mets pas en peine du reste.

COLAS.

Queux diantre d'invention ! C'est t'y ben vrai ce que tu m'dis-là ?

COLINETTE.

Tu m'importunes avec tes questions et ta jalousie. Il y a une heure que je veux t'expliquer çela.

COLAS.

Mais enfin c't'argent qui t'avons donné et que j'ons ben vu aussi ?

COLINETTE,

Tiens le voilà ; serre cette bourse qui me gène, tu me la rendras tantôt.

COLAS.

Sarpegué qu'elle est pésante !

COLINETTE.

Je veux la remettre à Monsieur Dolmont.

COLAS.

Comment ! tout c'complot de tantôt.....?

COLINETTE.

N'est qu'une ruse pour le surprendre.

COLAS.

Oh! c'est ben différent! Mais que dira Monsieur Dolmont quand y saura.....

COLINETTE.

C'est mon affaire, fais seulement ce que je t'ai dit.

COLAS.

Ne t'embarrasses pas, va, je l'étrillerai d'une façon.....

COLINETTE.

Que veux tu dire? ne vas pas t'aviser de.....

COLAS.

Non, non, seulement queuque petites taloches, sans que ça paroisse.

COLINETTE.

Prends bien garde, il faut l'arrêter sans te donner le moindre tort.

COLAS.

Mais où c'que tout ça aboutira? faudra t'y pas toujours partir demain pour c'te Milice?

COLINETTE.

Non, j'espère que quand Monsieur Dolmont sera informé de tout, il te donnera ton congé.

COLAS.

Oh! ma chère Colinette, si ça arrive comme tu dis, tâchons donc d'nous marier bien vîte pour finir tout c'train-là.

COLINETTE.

Mais dis moi, quand nous serons mariés, crois-tu que nous puissions être heureux? car enfin tu n'as rien, ni moi non plus, et on dit que la misère engendre souvent les querelles du ménage.

COLAS.

La misère ! Oh je n'la crains point, j'ons des bras pour travailler ; et pour les querelles, va, va, laisse moi faire, je trouverons ben l'moyen d'les appaiser.

Air.

Dans not petit ménage,
S'il survient queuq'orage,
C'a n'peut durer long-temps ;
Et malgré la misère,
Va, j'aurons bien ma chère,
Encor de bons petits moments.

Ni l'or ni la richesse,
Ne valons la tendresse,
Ca n'peut rendre contents
Même dans la misère,
Il est encor ma chère,
Souvent de bons petits moments.

COLINETTE.

Je l'espère, mais après tout, j'en courrai les risques avec toi.

COLAS.

Comme je vas encore plus t'aimer après tout ça ! et que j'aurai de plaisir à nous venger de c'coquin d'Bailli.

COLINETTE.

J'en aurai bien autant que toi ; mais voilà que déjà le Soleil est couché, c'est l'heure du rendez-vous qu'il m'a donné, et il ne doit pas tarder.

COLAS.

Comment morguenne ! c'est t'y pas lui qu'on voit là bas ! regarde.

COLINETTE.

Où cela ?

COLAS.

Là bas, au fond de l'avenüe. C'est ben lui que j'vois. Oh ! comme le cœur me bat de plaisir.

COLINETTE.

Oui c'est lui même ; allons vîte nous cacher sous ces arbres touffus, et souviens-toi bien de ce que je t'ai dit.

COLAS.

Bon, bon, donne moi la main, tu n'as qu'à me laisser faire. *(Il prend la main de Colinette, et ils courent se cacher à l'un des bouts du Théâtre.)*

SCENE X.

Le Théâtre n'est plus éclairé que par les lampions du devant et la lumière des premières coulisses. Le Bailli entre par une des coulisses opposées au côté où sont cachés Colas et Colinette. Il a l'air du Mystère, marche sur la pointe du pied et parle à mi-voix.

LE BAILLI.

VOICI l'heure du rendez-vous. Colinette m'attend sans doute. Quel plaisir je goûte d'avance en songeant que par mon adresse, je vais à la fois tromper un Argus, supplanter un rival et lui enlever sa maîtresse ! Jamais, non jamais on ne fut plus heureux que je le suis...! .....Voyons, cherchons l'endroit où la fri-

ponne s'est cachée. *(Il cherche Colinette au fond du Théâtre au côté opposé à celui où ils sont cachés.)*

LE BAILLI, *à voix basse.*

Colinette, Colinette ?

COLINETTE.

Ct, ct, ct, ct, ct, ct.

LE BAILLI.

J'entends quelqu'un de ce côté là !

COLINETTE, *bas.*

Ct, ct, par ici, par ici.

LE BAILLI, *bas. (A part.)*

C'est elle-même, je reconnois sa voix. Est-ce toi, Colinette ?

COLINETTE, *bas.*

Oui, oui.

LE BAILLI, *bas.*

Où t'es-tu donc cachée ?

COLAS, *bas.*

Me voici, me voici.

LE BAILLI, *courant vers l'endroit où est caché Colas qu'il prend pour Colinette.*

Ah ! te voilà, chère mignonne ! Il est donc bien vrai, que tu vas combler mes vœux ! Viens, mon enfant, viens ma petite ; viens et fuyons au plus vîte, la voiture est ici près qui nous attend. *(Colinette, voyant approcher le Bailli, s'enfuit.)*

Duo.

COLAS.

Alte là.

LE BAILLI.

Qui va là ?

COLAS, *le prenant au collet.*
N'avance pas
Ou je te rompe les bras.

LE BAILLI, *à part.*
Quoi, c'est Colas !
O Ciel ! quel embarras !

COLAS.
Ici que viens-tu faire ?

LE BAILLI.
Ce n'est pas ton affaire.

COLAS.
Quel est ton nom ?

LE BAILLI.
Laisse moi donc.

COLAS.
Réponds, réponds.

LE BAILLI.
Non, non, non, non.

COLAS.
Tu m'as l'air d'un fripon.

LE BAILLI.
Ahi ! tu m'écorches le menton.

COLAS, *lui donnant un coup de poing.*
Parle donc ou j't'assomme.

LE BAILLI.
La peste soit de l'homme !
Ne me reconnois-tu pas ?
Si tu ne me lâches pas
Coquin tu t'en repentiras.

COLAS, *feignant la surprise.*
Mais qu'est ceci !
Comment c'est vous M. L'Bailli ?

LE BAILLI.
Hé oui, morbleu oui.
J'enrage.
Quel affront ! quel outrage !

COLAS.
Mais vous n'êtes pas sage.

COLAS.
Que diantre aussi,
Que v'nez-vous faire ici ?

LE BAILLI.
Je suis brisé, meurtri.
Je suis joüé, je suis trahi.

LE BAILLI.

Ah coquin! Ah traitre! Ah scélérat! tu l'as fait exprès, mais tu me le payeras.

SCENE XI.

COLAS, LE BAILLI, M. DOLMONT, *dans la coulisse.*

M. DOLMONT.

Qu'est-ce donc que ce vacarme! Comment, on se bat, on se tue chez moi!

COLAS, *à part.*

C'est Monsieur Dolmont! décampons. *(Il s'en fuit.)*

LE BAILLI, *à part.*

Quel contretemps!

SCENE XII.

LE BAILLI, M. DOLMONT.

M. DOLMONT, *paroissant.*

Qui sont donc ces coquins là? Ah! c'est vous, Monsieur Le Bailli? *(ironiquement)* Je suis ravi de vous trouver ici.

LE BAILLI.

Je vous rencontre aussi bien à propos pour vous porter ma plainte contre ce maroufle là.

M. DOLMONT.

Contre qui?

LE BAILLI, *cherchant des yeux.*

Où est-il allé? Le drôle a décampé, c'est de ce coquin de Colas dont je veux parler.

M. DOLMONT.

De Colas! Qu'est-ce qu'il vous a fait?

LE BAILLI.

Ce qu'il m'a fait? le coquin m'a roüé de coups, quelque chose que j'aie pu dire pour me faire reconnoître, et je demande justice de son insolence.

M. DOLMONT.

Justice? je vous la rendrai, Monsieur, je suis instruit de vos menées.

LE BAILLI, *à part.*

Il a tout découvert!

M. DOLMONT.

Nous verrons ce que mérite un séducteur qui avoit tramé le complot d'enlever de chez moi une fille sur laquelle j'ai les droits d'un père.

LE BAILLI, *à part.*

Il faut payer d'effronterie. *(haut.)* Qui vous a dit cela, Monsieur?

M. DOLMONT.

Elle-même.

LE BAILLI.

Colinette?

M. DOLMONT.

Oui Monsieur, Colinette, qui pleine de mépris pour votre indigne proposition, n'a feint d'y consentir que pour se jouer de vous.

LE BAILLI, *à part.*

La coquine! *(haut.)* Cela n'est pas possible, sachez, Monsieur, qu'elle m'a promis

sa foi, et que c'est elle même qui pour s'affranchir de l'esclavage où vous la tenez, a volontairement accepté la proposition que je lui ai faite de la soustraire à votre autorité en l'épousant dès ce soir.

M. DOLMONT.

Vous?

LE BAILLI.

Moi.

M. DOLMONT.

Allez, vous êtes un vieux fou.

LE BAILLI.

Comment Monsieur, un vieux fou?

M. DOLMONT.

Oui, Monsieur, un vieux fou. Et de quel droit avez-vous osé présumer de la soustraire à mon autorité?

LE BAILLI.

Du droit que lui donne la loi, Monsieur, nous la connoissons la loi, on n'est pas homme de loi pour rien, Colinette est libre de se donner à moi, elle y a consenti, j'en ai une preuve incontestable, et personne n'a le droit de s'y opposer.

M. DOLMONT.

Quelle impudence! Hé bien, je vous dis, moi, que je m'y oppose formellement.

LE BAILLI.

Cela m'est égal, j'ai sa promesse.

SCENE XIII. ET DERNIERE.

M. DOLMONT, LE BAILLI, COLINETTE, COLAS, L'EPINE.

COLINETTE, *riant.*

Oh la bonne promesse qu'a Monsieur Le Bailli!

LE BAILLI, *à part.*

La traîtresse! *(haut)* N'est-il pas vrai, Colinette, que tu m'as promis.....

M. DOLMONT, *ironiquement*

Est-il quelque loi qui autorise à épouser quelqu'un contre son gré?

LE BAILLI.

Qu'appellez-vous contre son gré? Une fille qui vient se jetter dans mes bras!

COLINETTE, *du ton le plus méprisant.*

Me jetter dans vos bras! j'aimerois mieux me jetter dans la rivière.

M. DOLMONT.

Hé bien, Monsieur?

LE BAILLI, *à part.*

J'enrage! *(haut.)* Comment tu ne m'as pas dit?.....

COLINETTE.

J'ai dit ce que j'ai voulu, pour me jouer de votre crédulité, et venger Colas de la fourberie que vous lui avez faite.

LE BAILLI.

O serpent!

M. DOLMONT.

Comment ? quelle fourberie ?

LE BAILLI, *appercevant Colas.*

Le voilà le Coquin.....

M. DOLMONT.

Ah ! te voilà. C'est donc toi qui t'avises de maltraiter les gens, de nuit ?

COLAS.

Excusez-moi, Monsieu, n'y a que l'bout d'mon bras qui l'y avons touché l'dos.

LE BAILLI

Impertinent !

COLAS.

Et puis, Monsieu, j'voulions vous dire.....

M. DOLMONT.

Qu'as-tu à me dire ? Pourquoi n'es-tu pas venu chercher ton fourniment, comme je te l'avois ordonné ?

COLINETTE.

Colas ne s'est pas engagé, Monsieur.

M. DOLMONT, *à Colas.*

Comment ? tu ne t'es pas engagé ce matin ?

COLAS.

Oui, Monsieu, mais c'est ly qui m'avons joué ce tour-là.

L'EPINE, *à part.*

Ah ben v'là qu'est drôle !

M. DOLMONT, *à part.*

Le Miserable ! j'avois raison de soupçonner..... *(haut.)* expliques-toi.

COLAS.

Hé bien, Monsieu, pis que vous m'permettez..... C'est que sous vot respet, j'nous aimons Colinette et moi.

M. DOLMONT.

Est-il vrai Colinette ?

COLINETTE.

C'étoit, Monsieur, le vœu de nos parens, j'espère de votre bienveillance, qu'elle ne mettra point d'obstacle à notre union.

COLAS.

C'est là, Monsieu, la grace que j'vous demandois et j'ons été à c'matin pour vous parler à c'dessein là, quand j'ai rencontré c'Monsieur L'Bailli qui m'avons promis d'vous parler pour moi.

COLINETTE.

Oui, Monsieur, il vous l'a présenté comme Milicien, vous l'avez accepté, et Colas a pris son engagement pour un contrat de mariage.

L'EPINE, *à part.*

Ah ben, v'là une drôle d'histoire !

M. DOLMONT.

Je vois tout cela. *(au Bailli.)* Il faut que vous soyez un grand scélérat !

LE BAILLI.

Je suis surpris, Monsieur, que vous preniez le parti d'un rival de son espèce. Au reste ce n'est pas ma faute s'il plaît à cette perfide de se dédire, elle a présidé à son choix, elle m'a promis sa main, et pour preuve de cela, c'est qu'elle a accepté une bourse de cent louis que je lui ai donnée tantôt.

M. DOLMONT.

Tu as accepté une bourse ?

COLINETTE, *riant.*

Oui, Monsieur, c'étoit pour acheter ma garde-robe.

COLAS, *au Bailli.*

La v'là, la v'là.

M. DOLMONT, *l'arrêtant.*

Un moment, il faut voir ce qu'elle contient. *(au Bailli.)* Quelle somme doit-il y avoir dans cette bourse ?

LE BAILLI.

Cent louis d'or bien comptés.

COLAS.

Ce qu'étions d'dans y est ben encore.

M. DOLMONT, *comptant l'argent.*

Dix, vingt, trente, quarante, cinquante.... et cinquante font cent.

LE BAILLI, *tendant la main.*

C'est le compte juste.

M. DOLMONT.

Tiens, Colas, gardes ceci ; cet argent t'est dû, et je te le donne.

LE BAILLI.

Mon argent ! je ne lui donne pas moi, en voilà bien d'un autre !

M. DOLMONT.

Il lui appartient en dédommagement du chagrin que vous lui avez donné.

LE BAILLI.

Mais Monsieur, quand je vous demande justice, de.....

M. DOLMONT.

Je vous la rends, Monsieur.

COLAS.

Oh Monsieu, pour c'qu'est d'l'argent.....

COLINETTE.

Ne l'acceptes pas.

M. DOLMONT.

Je le veux.

LE BAILLI.

Mais enfin, Monsieur.....

M. DOLMONT.

Si vous n'êtes pas satisfait de ce jugement, ayez recours à la loi, Monsieur l'homme de loi.

LE BAILLI.

Je dis que vous n'avez pas le droit.....

M. DOLMONT.

Le droit, Monsieur? Le droit seroit de vous chasser pour avoir osé vous jouer de moi, et de vous interdire un emploi que vous deshonorez; ainsi, croyez-moi, donnez lui cet argent, et restez-en là.

LE BAILLI.

Allons. Puisqu'il faut le donner.....

COLAS, *mettant la bourse dans sa poche.*

Allons. Puisqu'y faut l'prendre.....

M. DOLMONT.

C'est le meilleur parti que vous puissiez prendre. Quant à moi je me contenterai de vous rendre le témoin du consentement que je leur donne. Mariez-vous, mes enfans, et soyez heureux. Nous célébrerons demain tout à la fois et votre fête et la mienne.

COLAS, *baisant la main de Colinette.*

Ah! Monsieu! Ah! Colinette! que j'suis heureux!

L'EPINE.

Jarni que v'là qu'est ben Jugé!

LE BAILLI, *à part.*

Voici une aventure qui ne m'a pas réussi.

COLAS.

Mais c't'engagement dans la Milice.....?

M. DOLMONT.

Il est frauduleux, par conséquent nul; je te donne ton congé.

COLAS.

Grand merci de tout mon cœur.

L'EPINE.

Allons, l'ami, j'te félicite du bonheur qui t'arrive, ça vaut mieux que d's'aller faire tuer à la guerre, et j'te pardonne de bon cœur tout ce que tu m'as dit tantôt.

COLAS.

Et moi dans un jour com'celui-ci, je n'veux point itou conserver d'rancune. *(au Bailli.)* J'vous pardonne donc aussi, mais à condition que quand je s'rons mariés, vous vous dispenserez d'nous faire des visites.

VAUDEVILLE.

LE BAILLI.

Ruse, détour, tout devient inutile,
On ne sauroit frauder l'amour,
A mon ardeur Colinette indocile,
En est une preuve en ce jour;
A mes dépens je viens d'apprendre,
Qu'en amour un jeune tendron,
Peut toujours duper un barbon,
Et tel est pris qui croyoit prendre.

COLINETTE.

Qu'un vieux galant parle de son martire,
Qu'il se plaigne de nos rigueurs,
Sans se fâcher, le meilleur est d'en rire,
Et se moquer de ses sottes langueurs;
Mais lorsqu'il cherche à nous surprendre,
On lui fait voir que sans éclat,
La souris peut duper le chat,
Et tel est pris qui croyoit prendre.

COLAS.

Quand on est franc, honnête et sans malice,
Si l'on n'est pas un peu fûté,
Vient un méchant, qui, par son artifice,
Surprend bientôt notre bonté;
Mais quand c'tilà qui veut surprendre
A son piége est pris comme un sot,
On rit d'bon cœur, mais on n'dit mot,
Car tel est pris qui croyoit prendre.

M. DOLMONT.

Qu'un gros richard tout bouffi d'arrogance,
Et cousu d'or, aspire à la grandeur,
Est-il heureux? Non, malgré l'opulence,
C'est vainement qu'il cherche le bonheur;
Mais sans orgueil, si sa main libérale,
Sur l'indigent répand les bienfaits,
Dans son cœur il trouve la paix,
Est-il aucun bien qui l'égale?

L'EPINE.

Si notre piéce a pu vous satisfaire,
Messieurs, j'vous prions d'applaudir,
De nos efforts c'est l'unique salaire,
Et pour nous le plus grand plaisir ;
A v'z'amuser j'avons osé prétendre,
Mais si j'n'avons pas réussi,
J'peux ben dire à mon tour aussi,
Que tel est pris qui croyoit prendre.

CHŒUR.

COLAS ET COLINETTE.

RIONS, Chantons, soyons joyeux,
L'amour enfin comble nos vœux.

TOUS.

Riez, chantez, soyez joyeux.
L'amour enfin comble vos vœux.

COLAS ET COLINETTE.

Que de plaisirs ! quelle allégresse,
Ce Dieu couronne ma tendresse !

COLINETTE.

Ah ! quel jour heureux pour moi !

COLAS.

Heureux pour moi.

COLINETTE.

Ton cœur va me donner sa foi !

ENSEMBLE.

Rions, chantons, soyons joyeux,
L'amour enfin comble nos vœux.

TOUS.

Riez, chantez, soyez joyeux,
L'amour enfin comble vos vœux.

FIN.